

CARNET MONDAIN.

- 26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
2 Février—Bal de Momus.
3 Février—The Carnival German.
4 Février—Arrivée de Rex.
5 Février—Procession et Bal de Prothée.
6 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
7 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 26 janvier 1910.
Encomètre de E. Claudel, Op.
Cien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue Canal,
N.-O., Lne.
Fahrenheit Centgrade
7 h. du matin...55 13
Midi...72 20
3 P. M...72 20
6 P. M...72 20

Une effroyable calamité.

On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en lisant les navrants détails de la calamité—car c'en est une bien grande,—dont une partie de la France est le théâtre, et dont des populations entières sont les victimes ; nous parlons des inondations qui, depuis quelques jours, causent d'incalculables dégâts et sèment la terreur à Paris et dans nombre de villes avoisinantes.

Il est dit dans une des dernières dépêches, que les eaux de la Seine montent incessamment et qu'aujourd'hui, jeudi, elles s'élèveront au-dessus du point qu'elles avaient atteint en 1802. Le service des chemins de fer quittant Paris a dû cesser par suite de l'envahissement des eaux ; et à Bercy où sont d'immenses entrepôts, le danger d'une destruction complète est imminent.

A quelques kilomètres de la grande capitale, la ville de Gennevilliers est menacée d'une submersion générale. S'il en était ainsi, la population, qui se compose d'ouvriers, serait cruellement éprouvée, parce qu'elle ne verrait privée de ses toits et d'emploi.

La situation à Paris s'aggrave d'heure en heure ; les souffrances y sont les mêmes pour toutes les classes de la population, car l'eau gagne maintenant les quartiers populeux des deux côtés de la Seine et s'y répand avec une alarmante rapidité. Les rues dans la partie sud-ouest de la grande ville sont devenues des lacs ; et le service des tramways s'en trouve tellement gêné qu'il ne tardera pas à être entièrement interrompu.

Aux terribles que cause la calamité, s'ajoutent bien des inconvénients qui rendent la situation de plus en plus déplorable. Il est impossible de prévoir quand viendra la fin de cette douloureuse épreuve que traverse la France, mais qu'elle subit avec un courage très grand.

Le Sénat a été unanime à voter une première allocation de quatre cent mille dollars pour venir en aide aux victimes de la catastrophe, alléger leurs souffrances. De leur côté, diverses

sociétés ont organisé une campagne de bienfaisance et recueillent de l'argent pour secourir les malheureux ; le Président Fallières, un des premiers, a souscrit quatre mille dollars, et les sommes encaissées s'élèvent déjà à quarante mille dollars.

Le gouvernement a mis cinquante mille soldats à la disposition de la ville de Paris pour combattre le flot envahisseur, pour lui opposer des obstacles, tâcher d'arrêter sa marche dévastatrice.

Le premier ministre, M. Briand, évalué à deux cent millions de dollars les pertes matérielles qu'ont déjà causées les inondations ; et malheureusement ces pertes ne sont pas les plus déplorables ; celles des vies humaines les sont bien plus.

La Vallée-aux-Loups.

Le bruit s'était répandu ces jours-ci que la Vallée-aux-Loups, subsistant le sort du parc de Cambacérès, à Versailles, allait être lotie et mise en vente.

La Vallée-aux-Loups est, entre Chateaufort et Aulnay, à deux pas de Roberson, une des merveilles de la banlieue parisienne. C'est en outre un lieu historique par le long séjour qu'y fit Chateaubriand.

Ce domaine appartenait au brasseur Aclocque, généralissime des gardes nationaux de Paris. Au retour de son voyage à Jérusalem, l'auteur des "Mémoires d'outre-tombe" acheta le parc et fit construire la maison. Il désigna lui-même le jardin, qui est encore intact aujourd'hui, et y planta les arbres qui lui rappelaient ses voyages : des cèdres du Liban, des cyprès, des pins de Jérusalem, des ycomores et des érables.

On y voit encore la tourelle où Chateaubriand écrivit les "Martyrs" et le "Dernier des Abencérages". Quand il fut ruiné, il songea à mettre ce domaine en loterie, mais son ami le duc de Montmorency lui acheta la Vallée-aux-Loups, qui passa ensuite par voie d'héritage aux La Rochefoucauld.

Les amis de la Vallée-aux-Loups peuvent être rassurés. Le duc de Doudeauville, propriétaire actuel, a démenti en effet le projet de lotissement dont il a été parlé.

Édition Hebdomadaire de "l'Abeyille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeyille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

En présence de la douloureuse épreuve que subit la France,

La Société du 14 Juillet de notre ville se livre à un beau geste.

Pour secourir les victimes de la catastrophe en France, elle offre le produit d'une fête qu'elle organisait au profit de son école.

Au nom de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, M. J. M. Vergnolle, son président, envoie au fonds de secours à Paris une somme de 2500 francs.



M. VÉRAN DEJOUX, Consul de France à la Nouvelle-Orléans.

Si notre colonie française, aux jours heureux, aux jours ensoleillés se livre aux élan de sa nature joyeuse, impulsive, exubérante ; aux jours sombres, aux jours attristés, elle se recueille, s'attendrit et s'endeuille. Les qualités, si opposées, si diverses pourtant, qui font le fond du caractère français, lui donnent une noblesse que nous nous plaisions à reconnaître en lui rendant hommage.

La cruelle épreuve que traverse la France cause d'universels regrets, nous en avons l'assurance ; et il n'est pas un peuple qui ne prenne part à l'affliction de la grande nation ; qui ne s'empresse de lui envoyer le témoignage de sa sympathie la plus émue.

A la Nouvelle-Orléans, la douleur est grande, réelle ; les esprits y sont inquiets ; les cœurs s, attristés ; aussi, notre population tourne-t-elle sa pensée vers la terre aimée d'où lui semble percevoir comme des cris de détresse, et d'où elle espère voir venir bientôt la Colombe avec son brin d'herbe au bec.

Nous l'avons souvent dit ici, il n'est pas de colonie dont s'enorgueillisse plus notre ville que la colonie française. Elle est très heureusement composée d'hommes que des circonstances diverses ont menés en Louisiane et qui s'y sont fixés sans retour, s'y créant une famille et nous offrant toutes les garanties d'attachement et de fidélité.

Mais ce qui fait leur fierté, c'est que le leur cœur battent toujours à l'unisson de celui de la France, de cette France où fut pour eux le berceau, le nid des amours, des tendresses familiales ; la terre qu'ils ont vue rayonner de tous ses flamboulements et qu'ils aiment plus encore lorsqu'elle la voit palir, souffrir, s'enténébrer.

En s'éloignant du pays, le patriote ne laisse pas derrière lui l'amour du drapeau ; non, cet amour reste toujours ardent, c'est un trésor sacré qu'il renferme et garde pieusement en son âme ; c'est un autel qu'il porte partout avec et en lui.

La France traverse à l'heure présente une épreuve douloureuse, et il est consolant de voir avec quel sang froid elle lutte pour en sortir, avec une blessure profonde, oui, mais avec ce courage qui toujours fit sa force et cette foi en l'avenir qui toujours aussi l'aide à se promptement relever de ses infortunes.

Obéissant à une généreuse et patriotique inspiration, à un biléan, M. Albert Breton, président de la Société Française du Quatorze Juillet, a cru devoir, en présence du malheur qui frappe la France, donner à celle-ci un témoignage de son filial amour ; et après s'être consulté avec ses collègues de la Société, il a été décidé de verser au fonds de secours organisé par le Comité National à Paris en faveur

des victimes des inondations en France, le produit d'une représentation théâtrale et d'un concert qui se donnent prochainement à l'Opéra et dont la Société Française du Quatorze Juillet devit être la bénéficiaire.

La fête sera sous le haut patronage du consul de France, M. VÉRAN DEJOUX, toujours si empressé à s'associer à toute œuvre française d'un caractère patriotique ou philanthropique.

Dès que le beau geste de la Société du Quatorze Juillet fut connu, geste dont la spontanéité ajoute à son mérite, M. J. M. Vergnolle, Chevalier de la Légion d'honneur, en sa qualité de Président de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, fit tenir à M. Albert Breton une traite de deux mille cinq cents francs avec prière, par l'intermédiaire de la "Banque German-American", de la faire parvenir au Comité de Secours National à Paris.

L'occasion s'offre donc à tous les Français, à tous les amis de la France et de l'humanité d'apporter leur concours à cette œuvre éminemment méritante.

Gardons l'espoir que la fête sera d'un rapport fructueux ; et que les gros sous que nous enverrons de l'autre côté des mers à des malheureux qu'un grand fléau a plongés dans le plus navrant dénuement, leur vaudront quelque soulagement, et à nous, l'inéffable satisfaction d'avoir rempli un grand devoir.

Hydrogène liquide pour ballons.

Le professeur Erdmann, de Charlottembourg, conseille aux aéronautes d'emporter une réserve d'hydrogène liquide, pour parer aux pertes de gaz et pour maintenir le ballon gonflé.

Un mètre cube d'hydrogène liquide ne pèse que 60 kilogrammes et peut fournir 800 mètres cubes d'hydrogène gazeux, représentant pratiquement une force ascensionnelle de 900 kilogrammes.

Il y aurait bien quelques difficultés à emmagasiner un pareil volume d'hydrogène liquide dans une nacelle, car ce fluide, dont la température est de -252°, ne peut se conserver que dans des récipients spéciaux, imperméables à la chaleur, comme les ampoules de Dewar, récipients fort coûteux et d'une solidité problématique.

En tout cas, M. Erdmann imagine de vaporiser le liquide au fur et à mesure des besoins, en le chauffant par une spirale de métal qui y est immergée et qui est parcourue par un courant électrique.

Si le système proposé était suffisamment pratique, nul doute qu'il recevrait des applications, au moins pour les ascensions aéronautiques de très longue durée.

THEATRES.

ORPHEUM. Les foules se succèdent à l'Orpheum et les succès aussi.

La troupe qui cette semaine tient la scène du théâtre de la rue St-Charles est excellentement composée.

TULANE. La représentation de la comédie "The First Night" a été très brillante hier soir au Tulane ; Lilian Russell y a été très amusante.

On annonce pour la semaine prochaine "Little Veno".



M. ALBERT BRETON, Président de la Société Française du 14 Juillet.

Théâtre de l'Opéra.

Vendredi, "Rigoletto" sera donné avec la même distribution qu'à la première représentation, et samedi, "Aida".

En matinée dimanche, "La Navarraise" et "Hansel et Gretel" ; le soir, "Les Dragons de Villars".

Paulhan à la Nouvelle-Orléans.

Il est possible que le célèbre aviateur français Louis Paulhan, qui vient d'émerveller les foules à Los Angeles, fasse quelques envolées à la Nouvelle-Orléans ; cela dépendra de la somme qu'il demandera pour se donner à nous un spectacle.

Méfié, nous l'avons dit, fera, dès samedi prochain, pendant une quinzaine de jours, des ascensions quotidiennes sur le champ de courses du Parc de Ville. Mais à l'attrait de ses performances s'ajouteraient celles des performances de Paulhan, nous le répétons, la question d'argent n'y met pas obstacle.

L'homme d'affaires de Paul M. Cleary, vient d'écrire à M. Progressiste qu'il envoie un M. gent ici qui, s'il est possible, fera des arrangements pour que l'aventurier fasse ici quelques envolées.

CRESCENT.

"The Girl from Rectors", f. t. recette à ce théâtre, et sera remplacé la semaine prochaine par "Buster Brown".

Brown devant la Justice.

La condamnation. Le malheureux incident auquel ont été mêlés un individu du nom de John Brown et une pauvre fille du nom de Lizzie McLaughlin, et qui a eu une fin si tragique, est encore trop récent pour que nous en retractions ici les circonstances.

Brown était hier devant la justice, accusé du plus odieux des méfaits : celui d'avoir entraîné dans le crime une jeune fille, et d'avoir lâchement fui, alors que sa malheureuse victime tombait sous les balles d'une femme défendant la respectabilité de sa demeure.

C'est à la section A de la cour criminelle que s'instruit le procès ; de là poursuites étaient dirigées par l'attorney de district.

Mlle Mamie McLaughlin, tante de la victime de la tragédie, a déclaré sous serment que sa nièce n'était âgée que de 15 ans et demi lorsque Brown s'est livré à son odieux à une indignité conduite en 1908.

Brown a été trouvé coupable et sera envoyé au pénitencier.

INCENDIE.

Une alarme a été donnée à deux heures, hier après midi, pour un feu qui a pris naissance dans la demeure de Mary Davis, rue St. Pierre 1427. Des dommages y ont été insignifiants.

VOL.

L'avant dernière nuit un voleur a pénétré dans l'établissement de John Barbe, rue Bourbon 932, et en a emporté des vêtements et des papiers de famille.

L'Insomnie

Si par un entraînement de la durée et un manque d'énergie, elle venait à vous rendre nerveux, quel point vous auriez à considérer à quel point vos nerfs seraient fatigués, combien vous auriez à regretter de ne pas avoir eu l'habitude de digérer en ne cessant de vous tourmenter, et comme tout votre système s'est déorganisé. Il arrive parfois que le système accablé de fatigue demande à être reconstruit.

Duffy's Pure Malt Whiskey

Vous donnera un sommeil rafraîchissant, et vous deviendra plein d'énergie et de vie. Il guérit la nervosité et l'indigestion, nettoie le cerveau, donne de la force et de l'activité aux muscles et écrit le bon sommeil.

Si vos douleurs restent fortes et vigoureuses et avoir un teint qui représente une santé parfaite, prenez le Duffy's Pure Malt Whiskey suivant les directions. Il aide et fortifie l'action du cœur et donne de la vigueur à tout le système. Il est particulièrement connu comme un médicament de famille. Il est indispensable pour les hommes arriérés, les femmes délicates et les enfants malades. Il donne la santé et prolonge l'existence.

Chez tous les pharmaciens et fournisseurs ou directement, \$1.00 une grande bouteille. Refrécitez les abstinences et imitations, elles sont nuisibles. Faites venir une brochure médicale gratuite contenant des règles d'un rare bon sens pour la santé, et des avis gratuits.

Duffy's Malt Whiskey Co., Rochester, N. Y.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 73 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

Un drame du mariage

VIII

LES IDEES DE PAUL TAVERNIER (Suite.)

Il aurait donné vingt-cinq sous pour un télégramme qui lui aurait appris la vérité et il

n'osait le demander à personne. Il devait donc attendre qu'il arrivât de lui-même.

Cependant il était en proie à une inquiétude fiévreuse qui ne ne lui permettait pas de tenir en place. Il s'habilla et sortit.

Il était environ dix heures du matin. Le temps était très doux, un peu brumeux ; un pâle soleil éclairait Paris et les feuilles, rôties par les ardeurs de l'été, commençaient à jaunir.

L'air des grandes villes n'est pas bon aux arbres. Ils y végètent comme des exilés transplantés sur une terre étrangère et meurent jeunes.

Paul Tavernier sentait quelque chose comme un nuage de tristesse qui pesait sur sa tête et un vent d'automne avant-coureur de l'hiver qui soufflait au visage. Malgré ses efforts, malgré le mouvement de la rue et les jolies filles qui passaient auprès de lui, frémissantes dans leurs toilettes plus ou moins pauvres mais presque toujours élégantes, car la Parisienne se pare d'un rien, il ne pouvait se distraire de son idée et il revoyait la tête suppliante de la petite Georgette qui s'en allait au fil de l'eau en implorant la vie !

Il entendait le cri désespéré de la mère ! Il voulait douter et ne le pouvait pas. Machinalement, il arriva à la

rue des Opacines et monta au magasin de Gabrielle.

Là, sans doute, il allait trouver quelques renseignements. Si ses suppositions étaient fondées, il était impossible que Georges Dufresne n'eût pas écrit quelques lignes à Valentine pour l'informer de ce qui s'était passé.

L'activité des ventes s'était un peu ralentie. Sans être retombée dans le calme plat qui avait précédé la reprise de ses affaires, Gabrielle éprouvait un temps d'arrêt qui résultait de ce qu'on est convenu d'appeler la morte saison.

Les salons étaient presque déserts. D'ailleurs la clientèle élégante ne se présente guère que dans l'après-midi.

Valentine, dans l'embrasure d'une fenêtre, causait avec une de ses camarades. Il alla droit à elle et lui dit, en l'observant avec attention.

—Vous allez bien ? —Pas mal. —Rien de neuf ? —Rien que je sache. —Vous n'avez pas reçu de lettres ? —De là bas ? —Oui. —Aucune. Et vous ? —Pas davantage. Il était Ardent qu'en effet elle ne savait rien. Les femmes même les plus fines ne sauraient feindre l'ignorance à ce point.

Paul Tavernier pensa : —Me serais-je trompé ? — Valentine lui dit : —La patronne est là, vous savez ; elle n'a personne. Si vous voulez entrer !... Elle était vraiment toute différente de ce qu'il l'avait connue quelques années et même quelques mois plus tôt, cette blonde Valentine, défilée, hardie, pas trop, juste dans la mesure que doit garder une fille intelligente, avec une assurance toute nouvelle.

Il hésita un moment, ne pouvant se détacher de ce joli visage, à la peau si délicate qu'on aurait dit qu'elle avait été pétrie de feuilles de camélias et de roses.

Puis il dit : —Où, l'entre une minute seulement. Gabrielle était seule, en effet, très tranquille dans son boudoir, en train d'établir des calculs qui devaient lui paraître agréables.

—Ah ! c'est vous, dit elle, bien ténébreux ! Et après l'avoir regardé deux secondes, elle reprit : —Tiens, vous avez une drôle de tête aujourd'hui ! —Vous trouvez ? —Oui. —Vous n'avez peut-être pas tort. —Qu'avez-vous donc ? —Pas de chose personnelle, mais je viens d'apprendre des choses qui me touchent....

—Vous ! —Oh ! très indirectement. —Des choses graves ? —De la plus haute gravité. —Peut-on les connaître ?... —Sans doute... Seulement elles sont encore si confuses que j'aime mieux attendre à demain pour vous en parler. —Elles s'éclairciront d'ici là ? —Je l'espère. Vous lisez des journaux ? —Quelques fois. —Prenez-en un ce soir ou demain matin... —Lequel ? —Celui que vous voudrez ; de préférence un journal d'un son, une feuille à faits divers. Ça ne vous ruinera pas. —En effet. Du reste, mon cher, je n'en prends jamais d'autres. Ceux-là suffisent à mon instruction. —Vous le lirez attentivement. —Bien. —D'un bout à l'autre. —Entendu. —Et je reviendrai vous voir. Nous causerons. —Bon. Vous avez aperçu Valentine ? —Je lui ai même dit deux mots. —Si vous saviez quelle veine elle a cette gamine !... —De quelle veine parlez-vous ? —Elle tient sa fortune entre ses mains, si elle veut. —Bah ! —Eh ! n'a qu'à la prendre ! —Elle refuse ?....

—Elle attend, elle ne se prononce pas.... Elle dit qu'elle a du temps devant elle.... —Qu'est-ce qu'on lui offre ? Gabrielle déclara : —Tout ce qu'elle voudra ! Vous comprenez ? —Parfaitement. Cet imbécile de Dufresne lui en propose autant. La couturière se mit à rire. —Oui, dit-elle, mais il y avait entre les deux concurrents à peu près la même différence qu'entre le soleil et un bec de gaz. —Diable ! —Je vous affirme que je n'exagère pas. —Quel est donc ce prétendant ? Gabrielle fit un signe à l'avocat. Il s'approcha tout près d'elle. Elle dit, en mettant un doigt sur ses lèvres : —Pas un mot surtout ! —Soit. —Vous le jurez ? —C'est fait ! Alors elle prononça un nom à voix basse. —Ah ! bigre, fit Tavernier. Celui qui a des monstaches et bien cirées ?... —Oui. —Longues comme des épingle à chapeau ? —A peu près. —Et pointues comme un aiguillon de guêpe ? —Oui. —Fichtre ! Et elle n'a pas ac-

cepté tout de suite ? —Non. —Qu'elle prenne garde !... Ces occasions-là ne se rencontrent pas deux fois. —Elle le sait, mais que voulez-vous ? elle est jeune ! —C'est une maladie dont le temps la guérira. —Et puis elle prétend qu'elle a autre chose en vue, une tâche à remplir qu'elle ne veut pas dire.... —Même à moi ? —Même à moi ! Je l'ai sermonnée, vous pensez, car elle a de grandes qualités !... Et je l'aime en vérité, cette enfant ! —Vous avez raison. Paul Tavernier se tourna vers la sortie. —Vous ne voulez pas déjeuner avec nous ? —Pas aujourd'hui ! Je suis de trop mauvaise humeur et je vous paraîtrais ennuyeux comme la pluie. Demain, si vous voulez. —Soit. —Je pense que j'aurai de nouvelles à vous apporter.... —Intéressantes ? —Je n'ai qu'une oralaite, c'est qu'elle ne vous le paraissent trop. —A demain donc ? —N'oubliez pas d'acheter votre journal d'un sou !... —Bon. —Et de lire avec attention. —C'est entendu. Il échangea une bonne poignée de mains et il sortit